2°) Deux mémoires sur Belleville-sur-Saône (1790-1970) :

- Démographie et économie d'une petite ville beaujolaise

par Bruno BENOIT

- Les transformations de la société bellevilloise

par Pierre-Yves BERNOUX

Jury : M. Gilbert GARRIER, M. Pierre GOUJON.

La commune de Belleville, d'une superficie de 1040 hectares, est le chef-lieu d'un canton situé dans le nord du département du Rhône, à la limite des départements de l'Ain et de la Saône-et-Loire.

Le nom de Belleville lui aurait été donné en raison de son heureuse situation à la jonction de deux grandes routes, l'une longeant la Saône, l'autre reliant la Saône à la Loire. Belleville, comme le montrent ces routes terrestres, est située dans la plaine de la Saône et bénéficie, par là, d'une voie de communication importante, la mettant en relation avec toutes les régions arrosées par cette rivière. Son emplacement naturel a toujours attiré la présence humaine puisque déjà les Romains y avaient installé un camp : Lunna. Au Moyen-Age, la ville, entourée de belles murailles, surveillait efficacement la route de la Saône à Beaujeu. De 1790 à 1970, nous assistons au développement de ces voies naturelles de communication que des constructions humaines viennent enrichir.

Le nom de cette commune est maintenant connu dans toute la France. L'implantation d'une raffinerie de pétrole et les protestations que ce projet soulève, reflètent le dilemne bellevillois : la ville doit-elle rester tournée vers la campagne et le commerce des vins qui en découle, ou bien doit-elle préférer une destinée plus moderne certes, mais qui comporte cependant des inconvénients : l'industrie ? Belleville en Beaujolais ou Belleville-sur-Saône ? Le problème est dès lors posé. Quoi qu'il en soit, Belleville a connu, entre 1790 et 1970, une évolution considérable et originale. Autant de raisons qui nous ont conduit à choisir cette commune comme cadre d'une étude démographique, économique, et sociale.

Les sources nécessaires à cette étude ne font pas défaut. Nous avons utilisé tous les documents désormais classiques : matrices cadastrales de 1823, 1914, 1970, à Belleville et, à partir de 1914, dans les communes situées dans un rayon de dix kilomètres autour de Belleville, statistiques agricoles annuelles ou décennales, registres de l'Etat-Civil, dénombrements, archives de l'Enregistrement. Il faut mentionner aussi toutes les archives possédées par la Mairie de Belleville, abondantes et bien classées, qui nous ont servi à comprendre le Bellevillois, les registres d'achats et de ventes d'une maison de vin, « le Journal de Villefranche », déposé aux Archives départementales du Rhône...

o

o o

Le dépouillement de toutes ces sources nous a permis de saisir l'évolution de la ville.

Gros bourg à vocation essentiellement rurale, Belleville conserve, entre 1790 et 1850, les structures démographiques du monde rural de la fin du XVIIIe siècle : une forte natalité alliée à une mortalité élevée surtout chez les enfants, parvient à accroître le nombre des habitants, mais applatit fortement le sommet de la pyramide des âges. De plus, tous les actes importants de la vie, naissances, mariages, décès, sont soumis en grande partie, au rythme des saisons. Dès cette époque, les courants migratoires drainent vers Belleville une forte proportion d'étrangers, issus pour la plupart d'un rayon inférieur à 15 km. Au delà de ce rayon, et jusqu'à celui qui couvre 50 km, les migrations, essentiellement agricoles, n'ont pas un caractère saisonnier. Quant au rayon de 100 km, ses migrants ne sont presque plus que des hommes : c'est à partir de cette distance que prend naissance la migration saisonnière. Au delà de ce rayon, la Vienne, la Creuse, le Puy-de-Dôme et la Haute-Loire déversent sur Belleville l'essentiel de la main-d'oeuvre saisonnière : aide de culture, aide de travail, journalier ou maçon. Enfin, l'immigration est un phénomène adulte : elle a lieu au moment du mariage ou vers 30-35 ans.

Pendant cette première moitié du XIXe siècle, le sol appartient en grande partie à de grands propriétaires. Avant la vente des biens nationaux, le Chapitre de Belleville possède 212 hectares sur les 909 que couvre la commune. Les mutations dues à la Révolution portent, pendant 36 ans, sur 276 ha, et, en 1823, on constate un léger affaiblissement des propriétés supérieures à 10 ha qui continuent cependant à couvrir 66,5 °/° du sol. Ce sont d'ailleurs principalement des agriculteurs qui possèdent ces terres.

Aussi, la part des biens immobiliers dans les fortunes, est prépondérante et détermine une hiérarchie sociale très marquée. La très grande majorité de la population est pauvre : « Belleville est une commune regorgeant d'indigents et de malheureux... », constate le maire en 1833. Pourtant, dominant à tout point de vue le prolétariat, une bourgeoisie, composée en majeure partie de propriétaires mais aussi d'artisans et de commerçants, est née. A partir de cette hiérarchie, nous avons tenté d'esquisser une démographie différentielle. Pour ce faire, nous avons reconstitué un certain nombre de familles. Celà nous a permis de nous rendre compte que les comportements néo-malthusiens ne dépendent pas, à cette époque et dans cette commune, du niveau social. Une étude des mentalités nous permettrait peut-être de résoudre ces problèmes.

Enfin, l'agriculture occupe la majorité de la population. La culture de la vigne, qui tient depuis longtemps une place importante à Belleville, a donné naissance à un nouveau type social : le vigneron. Cependant, les labours sont importants puisqu'ils couvrent plus de la moitié de la surface cultivée. La commune produit principalement du froment, mais aussi du méteil, du seigle, et un peu d'orge, d'avoine et de pommes de terre. Les rendements varient entre 4 et 9 hl/ha, ce qui donne un produit brut à l'hectare trois fois moins élevé pour le blé que pour la vigne.

A côté de ce secteur agricole, Belleville occupe aussi une population importante, composée de commerçants et d'artisans, tournés en grande partie vers la campagne. Quoi qu'il en soit, la période a assisté au développement du commerce du vin à Belleville, grâce à son port. A la fin de cette période, un palier semble être atteint, mais

le chemin de fer et de nouvelles données politiques et économiques donnent à ce commerce un nouveau visage que nous étudions dans la deuxième partie.

CENTRE PIERRE LÉON
MAISON RHONE-ALPES DES SCIENCES DE L'HOMME
(M.R.A.S.H.)
14, Av. Berthelot - 69363 LYON Cedex 07
Tél. 72.72.64.01

o

o o

Dès 1850, et jusqu'après la seconde guerre mondiale, le commerce des vins, développé grâce aux voies de communication, comme la voie ferrée, la Saône ou le réseau routier, devient un véritable moteur économique, surtout pendant sa grande époque qui s'étend de 1850 à 1878. Par la suite, il connaît ses premiers tâtonnements, entre 1879 et 1892, pour reprendre son second souffle entre 1893 et 1912. L'entre-deux guerre connaît à son tour des heures sombres. Mais ce commerce modifie les structures de l'artisanat, et provoque un essor des activités vinicoles qui se répercute sur le vignoble.

Cette relative prospérité cache une réalité plus dure. L'agriculture stagne. Mais surtout, la démographie, anémiée, connaît une tendance générale à la baisse, alors que la population vieillit et que les nouveaux immigrants se recrutent dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Belleville.

Le sol, quant à lui, passe en grande partie aux mains de propriétaires forains, habitant principalement à Lyon mais aussi à Villefranche. Mais à son tour, la ville rayonne : toutes les communes du canton sont touchées. Les biens possédés sont en général de petites dimensions puisque plus de la moitié n'atteignent pas deux hectares, alors que la plus grande, située à Corcelles, ne dépasse pas 35 hectares. L'Ain est modestement touché malgré la proximité : il intéresse surtout les Bellevillois par ses bois, mais aussi ses prés. De toute façon, beaucoup de ces propriétés ne sont pas exploitées directement par leurs propriétaires, mais sont affermées. Nous en retrouvons la trace dans les tables des baux.

En ce qui concerne les fortunes, nous avons effectué quatre coupes : tout d'abord entre 1854 et 1864, juste après la crise de 1848 mais avant celle du phylloxéra, puis entre 1880 et 1886 à l'époque de la crise du phylloxéra ; la troisième se situe entre 1904 et 1910, la dernière s'étend sur les dix années précédant la seconde guerre mondiale. Ces 85 années sont caractérisées par trois phases : tout d'abord, un enrichissement marqué à tous les échelons, fait disparaître les très petites fortunes en même temps que les très grosses : l'éventail se referme. Puis viennent les crises du phylloxéra et de mévente du vin : le nombre des très petites fortunes se gonfle aux dépens de celles comprises entre 1 000 fr et 20 000 fr, alors que les grosses fortunes sont plus touchées : l'éventail s'ouvre alors plus largement. Enfin après 1930 et jusqu'en 1939, nous assistons à un nouvel enrichissement : les très petites et les très grosses fortunes perdent de leur importance au profit des fortunes intermédiaires : l'éventail se referme. Ces convulsions, liées plus ou moins à la vie rurale, ont peut-être influencé les Bellevillois dans le choix de leurs placements financiers. La terre, soumise aux aléas climatiques ou économiques, ne semble plus être le placement sûr des années précédentes.

L'étude de la structure socio-professionnelle nous présente une ville toujours hiérarchisée. Mais les propriétaires ont cédé la première place aux négociants en vin, alors que les journaliers, vignerons et fermiers, main d'oeuvre de toute sorte, ne profitent guère de l'enrichissement dû au commerce. Ce moteur économique, qui a entraîné des distorsions dans les différents secteurs, a eu des répercussions sociales importantes, puisqu'en favorisant certaines couches de population, une minorité, il devait accentuer la hiérarchie sociale. De plus, il provoque l'ascension d'une nouvelle bourgeoisie commerciale qui, préférant placer son argent ailleurs que dans la terre, affirme sa volonté de se tourner vers l'avenir : l'industrie.

o

o o

Dans la dernière partie, nous nous sommes intéressés au passage du marché viticole au centre industriel, entre 1940 et 1970.

Mais une économie traditionnelle demeure. Beaucoup de personnes sont encore occupées par l'agriculture et la viticulture. La ville conserve son rôle de marché, même si l'autoroute traverse la commune. Mais les activités liées au vin, s'essoufflent. Parallèlement à ce mouvement, l'industrie devient la principale richesse de la commune. Certaines usines, comme celle de Janin, fabriquant des tarauds, ou celle de Berthoud, produisant des pulvérisateurs, sont nées au début du siècle, mais elles ne se sont développées qu'après la guerre. L'industrie attire donc vers Belleville une main d'oeuvre qui, sans toujours être qualifiée, trouve néanmoins du travail. Les répercussions sociales de l'industrialisation ne sont donc pas négligeables : une démographie «au pas de course», alliée à l'immigration, fait passer la population à plus de 6 000 habitants.

La propriété du sol, elle-même, est en pleine évolution. La surface cultivée recule d'autant plus que la commune s'urbanise. Le recul de la propriété foraine est dû en grande partie à l'importante diminution des propriétés possédées par les grands centres urbains : les terres bellevilloises n'intéressent plus la bourgeoisie urbaine. La concurrence du grand vignoble, très proche, doit être redoutable à un moment où d'autres débouchés, mobiliers ou immobiliers, s'offrent aux capitaux disponibles. De la même façon, les Bellevillois possèdent moins de terres dans la campagne environnante.

A cette époque, la hiérarchie socio-professionnelle de Belleville a pris un nouveau visage. Les commerçants, surtout en vin, ont cédé la première place aux industriels et aux membres des professions libérales. Les commerçants et artisans, tout en s'étant enrichis par rapport à 1930/1939, ne dominent plus la société, composée désormais en grande partie de salariés.

Ainsi, contrairement à l'ensemble français, le stade commercial a précédé le stade industriel : ce phénomène est donc la principale caractéristique de la ville, telle que nous l'avons aperçue.

L'égalité - numérique - établie entre le jury et les deux candidats, ainsi que l'exceptionnelle valeur des mémoires et l'envergure des recherches menées à bien par MM. Benoit et Bernoux ont assuré une soutenance aussi animée que brillante. MM. GOUJON et GARRIER ont tour à tour souligné l'apport novateur d'une telle recherche : par son sujet d'abord qui englobait résolument l'histoire démographique, économique et sociale d'une petite ville et s'attachait à la suivre jusqu'à nos jours ; par un travail en commun méthodique, qui entassa les fiches et multiplia les séries d'où devaient se tirer ensuite deux études autonomes mais parallèles et complémentaires ; par ses conclusions d'une remarquable fermeté sur le rôle moteur des activités de négoce, seules capables de tirer vers le milieu du XIXe siècle ce gros bourg rural de sa somnolence séculaire, de lui faire supplanter Beaujeu et de se poser en rival des places mâconnaises ou caladoises. En même temps s'élargissait sur les deux rives de la Saône un «rayon foncier» conquérant, tandis que s'exerçait sur toute la France du Sud-Est une attraction migratoire, parfaitement déterminée par tout un faisceau de sources convergentes, démographiques, électorales ou militaires et remarquablement traduite en cartes. Ville de passage sur le triple axe routier, fluvial et ferroviaire, Belleville pouvait traverser sans trop de dommage les crises de la viticulture entre 1880 et 1910 : elle ne dépendait plus aussi étroitement de son vignoble mais parvenait au contraire à exercer des effets d'entrainement sur toute l'économie de sa région. De nos jours, les activités industrielles l'emportent et les incertitudes sur l'avenir, avec l'adoption ou le refus de la raffinerie projetée, sont à la mesure même des possibilités multiples de la cité.

Les critiques portèrent davantage sur des points de forme. La fermeté du plan ne va pas sans une certaine rigidité et une répétition des mêmes paragraphes. Les analyses sociales très fouillées dans le détail, ne sont pas conclues avec assez de fermeté et de hardiesse. Si d'excellentes comparaisons sont faites avec la Bourgogne ou le Languedoc, l'environnement beaujolais est parfois un peu mince : M. GARRIER regrette particulièrement que les très importantes distorsions économiques entre Belleville et le vignoble depuis 1880 n'aient pas été mieux dégagées et expliquées, mais les sources quantitatives strictement bellevilloises ont été maigres. Les rapports économiques, fonciers et mêmes sociaux, voire politiques, de Belleville avec Lyon ou Mâcon restent mal définis.

Ces critiques mineures ne ternissent en rien l'excellence de ce travail d'équipe pour lequel M. BENOIT comme M. BERNOUX, ont obtenu chacun la mention Très Bien.